QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 320 1er Mai 1910. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ENQUÊTE DE *L'ÉCHO DU MERVEILLEUX* SUR LE MERVEILLEUX ET LA MÉTAPSYCHIQUE

A propos d'une opinion critique émise par le romancier psychologue Edouard Rod, M. Jules Bois, l'éminent écrivain métapsychiste indépendant, mis en cause, a ouvert ici sous nos auspices une enquête qui a toutes les chances d'être des plus intéressantes et qui, par l'intervention des initiateurs des grands courants spiritualistes eux-mêmes, renseignera parfaitement nos lecteurs sur l'évolution et les travaux des diverses écoles. Déjà nous donnons ici les réponses de MM. Papus et Sédir dont on connaît l'autorité et la compétence, l'un en occultisme, l'autre en mystique. Nous avons prié M. Jules Bois de leur répondre. Le numéro prochain contiendra entre autres des études du Cte Léonce de Larmandie sur l'occultisme catholique et de M. Léon Denis sur le spiritisme actuel. Naturellement la doctrine catholique pure aura le dernier mot dans nos colonnes ; mais elles resteront ouvertes, comme nous l'avons promis, et selon la tradition créée par Gaston Méry, à tous les chefs d'Ecole et à tous les chercheurs indépendants. Ainsi nos chers lecteurs auront sur les problèmes du merveilleux des lumières venues de toutes parts et pourront juger de quelle belle floraison de talents et de quelle richesse de documentation jouit la moderne renaissance idéaliste.

Mme E. GASTON MERY

On ne connaît bien l'authenticité des phénomènes occultes qu'après de longues expérimentations

Edouard Rod a fait, dans son article à propos des faits occultes, des déclarations que je trouve, pour ma part, parfaitement justifiées.

Edouard Rod est un sceptique de bonne foi, un véritable penseur libre, et il déclare franchement que ses lectures ne lui ont pas encore permis de se faire une opinion sur l'occultisme.

Mais c'est là la situation de tout esprit de bonne foi. L'occultisme n'est pas une science classique, c'est l'ensemble des recherches devant constituer la science psychique de demain. Il faut laisser aux véritables hommes de science le temps d'établir les faits sur leur véritable terrain, et ne pas vouloir convaincre de force des cerveaux positifs au moyen d'arguments philosophiques.

Il est certain que pour moi, personnellement, et après plus de vingt ans d'expériences pratiques, non seulement avec des médiums connus et dans des centres profanes, mais encore avec des sujets inconnus du public et dans des centres « rigoureusement fermés », j'ai acquis la conviction certaine de l'existence des « Esprits des Morts » et d'autres classes d'êtres invisibles. Mais cette conviction est seulement personnelle et je n'ai jamais eu la fatuité de la faire partager à des hommes qui n'auraient pas assisté à des expériences semblables à celles que j'ai pu faire.

De plus, il faut une préparation cérébrale particulière pour retirer des expériences tout le fruit désirable. C'est pour cela qu'existent nos loges et nos écoles hermétiques.

L'évolution d'un cerveau humain est un processus défini qui part du mysticisme aveugle pour passer par le matérialisme aux négations enfantines et revenir enfin au spiritualisme conscient par une voie ou par une autre. C'est ainsi qu'Auguste Comte et que Newton

ont parcouru ce cycle intellectuel entier. D'autres restent en route. Il y a une sorte de compromis entre le matérialisme négateur et le mysticisme théurgique, qui rapporte tous les faits psychiques à des « échos » de pensées émanées des êtres vivants : spectateurs ou médiums. Cette théorie, jadis brillamment exposée par Mac Nab, est celle, je crois, de l'auteur du *Miracle Moderne*, notre confrère Jules Bois. Je suis persuadé que cette théorie est vraie en partie, mais qu'elle ne peut pas rendre compte de tous les faits psychiques et que son auteur évoluera et étendra ses conceptions mentales à des faits incontestables d'action personnelle d'êtres d'un autre plan.

Mais j'en appelle à la seule expérience pour amener cette évolution. Rien ne se doit faire hâtivement en ces matières délicates.

Aussi ne puis-je que rendre justice aux objections d'Edouard Rod qui dénotent une loyauté qu'on rencontre bien rarement chez ceux qui sont brusquement mis en rapport avec les doctrines de l'occultisme sur les faits psychiques. PAPUS.

Un médium est nécessaire

Tout d'abord, il faut bien se convaincre, je crois, que toutes les tentatives d'explications philosophiques des phénomènes occultes ne peuvent être que des hypothèses ; pour se rendre compte de la façon dont un de ces phénomènes se produit, il faudrait un observateur aussi conscient de l'Invisible qu'un physicien, par exemple, est conscient du physique. De plus, le témoignage d'un tel observateur ne serait valable que pour lui-même et pour ceux qui auraient pleine confiance dans sa sincérité et dans ses capacités. C'est bien ce que M. Jules Bois sous-entend, lorsqu'il déclare ne vouloir rechercher que le « comment » du miracle.

Or, aucune hypothèse n'est absolument fausse ; l'intelligence humaine ne peut pas concevoir quelque chose qui n'existe point. Ainsi toutes les théories ont du vrai ; ainsi tout phénomène occulte contient une part de subjectif et une part d'objectif. En d'autres termes, les fluides des magnétiseurs, les esprits des kardécistes, les génies des magiciens, les élémentaires du folk-lore, les dieux du polythéisme existent tous, extérieurement à nous, indépendamment de nous et du monde physique. Mais ils ne se manifestent ici-bas que si certaines conditions sont remplies. Il leur faut des conducteurs participant à la fois de leur nature propre et de la nature du plan physique ; les sujets, les médiums, les rites et certaines substances sont ces conducteurs intermédiaires ; de sorte que M. Jules Bois en écrivant : « Le mécanisme de tous ces phénomènes occultes s'accomplit dans le sujet et par lui : sans prophète, pas de prophétie ; sans médium, pas de médiumnité ; sans miraculé, pas de miracle ; le miraculé est le vrai miraculant », il exprime une vérité évidente par elle même.

Le phénomène magnétique est toujours produit par un fluide qui se trouve en polarisations, en dépolarisations et en dispolarisations différentes dans le sujet, dans l'opérateur et dans le milieu.

Le phénomène spirite peut être produit par le courant collectif que dégagent les assistants, évertué soit par la tendance dominante inconsciente, soit par la volonté consciente d'un de ces assistants, visible ou invisible, soit par la convoitise cupide d'un invisible de basse évolution : animaux désincarnés, élémentaux etc, etc...

Le phénomène magique demande une dynamisation du lieu (parfums, couleurs, incantations), une dynamisation de l'offrande ou victime, une dynamisation de l'opérateur (sacerdoce laïque ou ecclésiastique) et une contrainte imposée à l'agent (génie ou dieu) que l'on évoque, à moins que des prières ou un contrat (pacte) ne déterminent son bon vouloir.

En tout cas, il faut toujours considérer dans l'étude métapsychique les trois facteurs : l'agent, le patient et le milieu, ou l'objectif, le subjectif et les réserves de l'inconscient ; j'ai d'ailleurs expliqué ces points en différents endroits de mes petites brochures sur les « Evangiles », les « Initiations », le « Fakirisme », et les « Lettres magiques » ; et, en somme, dans ces questions, de même qu'en toute étude, le chercheur sincère a toujours tout bénéfice à reprendre haleine de temps à autre à oublier un peu ses propres opinions, quelque effort qu'elles lui aient coûté, quelque certaines qu'elles lui paraissent, et, dans cette simplicité intellectuelle reconquise, à demander la Lumière à Celui qui est la Vérité parce qu'il est la Vie qui est en toutes les vérités, parce qu'il unifie tous les modes de l'existence, et dont l'histoire peut apprendre à l'humble disciple les méthodes réelles de travail et de pensée, puisqu'Il est la Voie, c'est-à-dire le Chemin central où aboutissent tous les chemins. SÉDIR.

Réponse à MM. Papus & Sédir

Si je me permets d'intervenir dans le débat après les articles si intéressants de MM. Papus et Sédir, c'est d'abord pour rendre hommage à la tolérance de leur doctrine. L'occultisme français, il faut bien le dire, fut toujours rattaché à l'esprit scientifique, du moins par son adhésion aux méthodes d'expérience et d'expérimentation. Il a cherché à mettre de la clarté où l'on avait

accumulé jusqu'ici, soit par timidité, soit par goût personnel, une obscurité souvent opaque. MM. Papus et Sédir, dont l'œuvre est déjà considérable, doivent être remerciés par tous les chercheurs impartiaux, ne serait-ce que pour avoir fourni avec un dévoué labeur de si nombreux documents pour une étude d'ensemble qui ne sera complètement achevée que plus tard.

Je présenterai à M. Papus deux objections.

La première a rapport aux sociétés occultes. Ne croit-il pas que la « préparation cérébrale » dont il parle est dangereuse pour la recherche d'une vérité objective ? Habituer son esprit à certains points de vue, quand même il y serait tout d'abord rebelle, habiller son jugement avec les tuniques d'une école, en somme se plier à des suggestions ambiantes et attiser en soi le foyer d'auto-suggestions en quelque sorte commandées, n'est-ce pas poser des obstacles à la poursuite de la vérité au lieu d'en faciliter les recherches? Cette question des loges et des écoles hermétiques est trop importante pour n'être pas élucidée.

La deuxième objection est beaucoup plus personnelle à Edouard Rod et à moi : mon éminent ami, en me faisant l'honneur d'accepter ma manière de voir, n'avait pas plus que moi compris que tous les faits psychiques se réduisent à des échos de pensée émanées des êtres vivants : spectateurs ou médiums. Cette théorie que M. Papus nous attribue a peut-être été brillamment exposée par Mac-Nab, mais elle ne fait pas, mais elle n'est pas la thèse de mon livre *Le Miracle moderne*, comme paraît le croire notre confrère Papus. J'ai simplement proposé que l'on admît, comme point de départ d'études, l'être vivant impressionné, sans chercher une cause première métaphysique, alors qu'il s'agit d'analyser un état psychique. Cette méthode d'investigation se rattache à la science moderne ; elle a cet avantage d'être positive et de ne plus écarter aucun chercheur, quelle que soit sa doctrine. Ensuite, je crois — et Edouard Rod m'avait approuvé ainsi que MM. Gustave Le Bon et Grasset — je crois, dis-je, que le comment du phénomène se déroule dans l'individualité vivante qui en est à la fois l'acteur et le théâtre. Ce n'est pas du dehors au dedans qu'évolue un fait métapsychique, mais toujours du dedans au dehors.

J'ai lu avec le plus vif plaisir la docte contribution de M. Sédir à notre enquête et il m'a été précieux de recueillir un témoignage comme le sien, à propos de cette loi que je pense avoir formulée, dans l'intérêt du progrès de nos études et d'accord avec la vérité d'expérience. Remarquez que j'ai dit que l'être vivant, médium, prophète, devin, etc., est l'acteur et le théâtre de sa médiumnité, de sa prophétie, de sa divination, etc. Je n'ai pas du tout prétendu que le rôle de cet acteur fut *à priori* et toujours de son invention. Je laisse là-dessus le débat aussi largement ouvert que possible. Echos de pensées, pensées originales venues des profondeurs de la subconscience, ou bien inspiration venue de plus loin que nous ? Seule l'analyse du message pourra nous fixer sur ce point, et encore non sans de cruelles difficultés. En tout cas ce qui me semble acquis, c'est la subjectivité du mode de transmission. M. Sédir, qui est un mystique et qui croit à l'objectivité des forces intelligentes, non humaines ou surhumaines, ne s'y est pas trompé.

Encore quelques mots à propos de cette expression : « le miracle moderne ». Le mot de « miracle » n'est pas pris ici dans un sens théologique, mais simplement pour signifier les divers prodiges sur l'origine desquels l'Eglise, pas plus que la science, ne se sont prononcé. L'épithète de « moderne » est un correctif. Je n'ai jamais pour ma part et en aucune façon institué une critique des miracles que la religion impose à notre foi ; seulement c'est dans le domaine touffu et encore non réglementé du merveilleux et de la métapsychique que j'ai cherché une méthode d'investigation et que j'ai proposé pour le repos de l'esprit et la facilité des recherches quelques lois auxquelles me paraissent se conformer les phénomènes dans leur manifestation.

(*A suivre*) JULES BOIS.

LE NUMÉRO DE LA COMÈTE

Pour le prochain numéro, nous préparons quelques documents inédits et sensationnels sur ce phénomène céleste qui passionne tant l'opinion publique et qui devient d'une actualité imminente.

Les aventures d'un "Dieu vivant"

Le Dalaï Lama est le personnage le plus mystérieux de l'Asie mystique. Que de légendes n'a-t-on pas inventées à son sujet. Il est par définition un Homme-dieu, la réincarnation de Gautama-Bouddha. Aussi est-il vénéré comme une idole vivante, et on lui attribue les pouvoirs les plus surhumains. Il ne faut pas oublier que les Thibétains pratiquent la magie tantrique et croient par des signes géométriques et des chants rythmés commander aux forces de la nature. Saint-Yves d'Alveydre, un des chefs de l'occultisme moderne et français, prétendait être en communication avec le grand lama précédent, par télépathie. Les premiers maîtres de la Société Théosophique furent aussi des Thibétains (Cf *Le Monde Invisible*, de Jules Bois).

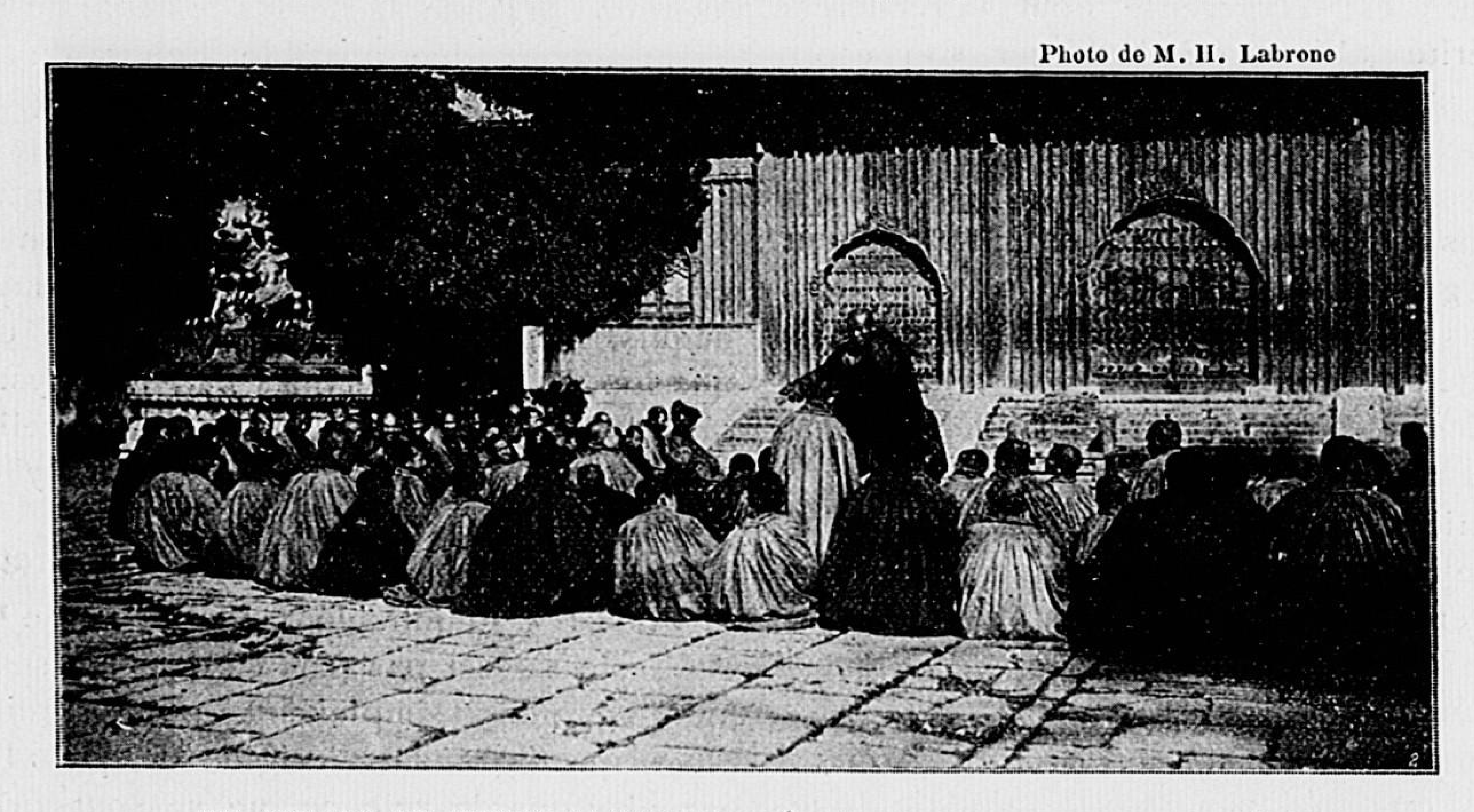
Ce personnage, sur lequel nous n'avions jusqu'ici que des données quasi-fantastiques, a dû récemment, à plusieurs reprises se révéler aux profanes, aux Européens. Des nécessités impérieuses lui ont fait quitter Lhassa, sa résidence, où il était si difficile de pénétrer. Mais avant de raconter ces évènements imprévus, il est bon de rappeler la belle équipée d'un de nos compatriotes qui parvint, non sans braver de graves périls, jusqu'au sanctuaire du Dieu-Vivant.

***

Le commandant d'Ollone, célèbre pour son exploration de la Côte d'Ivoire en 1898-1900 et pour un premier voyage en Chine en 1903-1904 d'où il a rapporté un beau livre, plein de révélations, *La Chine novatrice et guerrière*, était tout désigné pour cette tâche.

Sa mission a duré deux ans et deux mois. Au cours de cette longue période pendant laquelle a été accompli un des plus magnifiques tours de force d'exploration qui ne se vît jamais, la mission souffrit toutes les tortures : la faim, la soif, le froid, la canicule et brava d'effroyables dangers, ceux de la nature, dans une contrée inconnue où elle se trouva à chaque instant en perdition, ceux des hommes, dans un pays hostile plein d'embûches sournoises.

Photo de M. H. Labrone



UN CERCLE DE JEUNES LAMAS EN PRIÈRES, AU GRAND TEMPLE, A PÉKIN

Cependant la situation de la mission devenait tragique. Aux difficultés dues aux hommes, — car nombreux étaient ceux qui voulaient piller la mission pour s'emparer de ses trésors, — s'ajoutaient celles de la nature. Le pays est déchiré par les torrents qui de 3.500 mètres tombent au fleuve Bleu.

On doit hisser les chevaux avec des cordes le long de fossés à pic de 3.000 mètres de profondeur qu'on descend et que l'on remonte continuellement par des sentiers abrupts.

A chaque instant, les courageux explorateurs risquaient leur vie : plusieurs des montures de l'expédition roulèrent dans l'abîme, entraînant une partie des bagages.

Ainsi fut accomplie la traversée des Lolos, dont l'évêque du Sé-Tchouen a pu écrire qu'elle était plus surprenante que l'entrée des Anglais à Lhassa.

Nous arrivons maintenant à la deuxième partie de l'exploration, celle qui rendra à jamais fameux le nom du commandant d'Ollone et qui peut compter comme

une des plus belles victoires de l'énergie humaine : la traversée du Thibet septentrional.

Jamais, jusqu'alors, les explorateurs du Thibet n'avaient pu pénétrer dans cette partie du pays qui est considérée comme la plus dangereuse. Les régions qu'a traversées Sven-Hedin n'offraient que les périls de la nature ; le commandant d'Ollone dut affronter ces mêmes périls doublés et triplés par la présence de populations nomades, ne vivant que de coups de main, pillant les caravanes passant à proximité d'eux et même au loin, et devant infailliblement massacrer, pour les voler ensuite, les premiers étrangers assez



LE DALAÏ-LAMA ARRIVANT A PÉKIN — Photo de M. H. Labrone.

(Le " *Dieu vivant* " se remarque au second plan, marchant les yeux baissés, entre ses deux plus fidèles lamas.)

téméraires pour pénétrer au cœur de leurs repaires. Le vaillant Dutreuil de Rhins fut massacré dans ces parages, et pourtant il avait évité le pays même, comme trop dangereux, ainsi que nous le raconte le survivant de cette mission, M. Grenard, dans son livre *Le Thibet*, en disant que la route qui y conduit mène à un désastre.

A cette mémorable traversée du Thibet, il ne manquait, comme couronnement, que la visite à l'Incarnation Divine, à la fois le roi et le pape du Thibet, le Dalaï-Lama. Il n'était pas dans ses Etats. Depuis quatre ans, chassé par l'expédition anglaise qui avait pénétré à Lhassa, il errait de couvent en couvent, tout en menant d'actives négociations avec son peuple, afin de préparer le rétablissement de son autorité et avec la Cour de Pékin, afin de faire reconnaître ses droits par celle-ci. Il séjournait alors dans le monastère de Outaichan, sur la frontière de la Mongolie et de la Chine, où le commandant d'Ollone vint le retrouver.

Il consentit à le recevoir.

Pour apprécier à sa juste valeur la faveur faite à notre oompatriote, il convient d'ajouter que le Dalaï-Lama, incarnation vivante de Bouddah, vit toujours enfermé dans son palais, invisible à ses propres sujets.

Quand ceux-ci désirent le voir, le Dalaï-Lama, pratique, les contraint à des offrandes qui s'élèvent jusqu'à 20.000 taëls (environ 80.000 francs de notre monnaie). Des rois mongols n'hésitent pas à entreprendre des voyages de plusieurs mois pour aller déposer cette somme aux pieds de celui qu'ils appellent le Dieu vivant.

Le Dalaï-Lama comprit que l'appui des Européens pouvait lui être utile dans les négociations qu'il avait entreprises avec la Cour de Pékin. Il avait déjà reçu, depuis son arrivée à Outaichan, deux célèbres explorateurs du Thibet, l'américain Rockhill et le colonel russe de Mannerheim.

Le commandant d'Ollone fut donc le troisième Européen à qui il fut donné d'approcher le Dieu vivant.

Il a rapporté d'Outaichan un souvenir enchanté. La ville où s'atteste la présence divine est un cirque entouré de montagnes hautes de 3.000 mètres, aux cimes blanches de neige. Au centre de la ville s'élève une colline entièrement couverte de temples entre lesquels jaillit une gigantesque pyramide d'environ quarante mètres de hauteur. Sur une terrasse de marbre s'élève une pagode dont les murs et le toit sont en cuivre chargé d'ornements. Un escalier monumental passant sous plusieurs arcs de triomphe conduit au sommet de la colline où s'élève le temple le plus magnifique.

C'est là qu'habite le Bouddah vivant, entouré de sa garde thibétaine et d'une escorte d'honneur chinoise. Il fit à notre compatriote un accueil des plus aimables et lui remit en cadeau des étoffes du Thibet et des baguettes d'encens.

Le Dalaï-Lama est un homme assez jeune; sa physionomie n'est pas sensiblement différente de celle d'un Européen, mais son teint est positivement orangé. Il porte la moustache et les cheveux à la française.

La conversation du Dalaï-Lama et du commandant d'Ollone devait passer par trois interprètes : chinois, mongol et thibétain. Elle ne pouvait, on le conçoit, aborder que des sujets simples et se borna à un échange de politesses. La particularité de l'entrevue fut la remise de la *khata* au Dalaï-Lama par le commandant d'Ollone. La *khata* est une longue écharpe de soie dont les Thibétains se servent pour symboliser l'amitié.

La mission et son chef ont bien mérité de la France. Leur dévouement aura été utile et, s'ils ont cent fois, mille fois risqué leur vie dans une aventure que personne n'avait osé tenter avant eux, ils ont rapporté une ample moisson de gloire et leur nom s'inscrira sur le Livre d'Or de leur pays et de l'humanité.

***

Le Dalaï-Lama, vivante image de la divinité, dont il est l'incarnation, chef spirituel et temporel d'un grand peuple religieux, a dû éprouver, depuis un mois, un certain nombre d'émotions parfaitement humaines et qui lui ont sans doute semblé toutes nouvelles. Après son départ précipité de Lhassa, sa capitale, à l'approche des troupes régulières chinoises, après une fuite mouvementée jusqu'à la frontière des Indes, il a pu enfin se réfugier sain et sauf auprès des autorités anglaises. Et il s'est trouvé subitement mis en contact avec le monde civilisé, qu'il ne connaissait guère jusqu'à présent que par les canons du général Macdonald, dont l'expédition l'avait une première fois, il y a six ans, contraint à abandonner son sanctuaire.

Le Dalaï-Lama a reçu ces jours-ci de ses anciens ennemis, sur le territoire britannique, un accueil respectueux. A Darjeeling, il fit son entrée dans une sorte de litière soutenue par des porteurs, suivi d'un pittoresque cortège de serviteurs et de moines.

Un train spécial l'amena, le 13 mars, à Calcutta et il put voir, de la fenêtre de son wagon, les brahmines se baignant dans les saintes eaux du Gange. A la gare, un aide de camp du vice-roi l'attendait. Et il le conduisit, dans une calèche appartenant à lord Minto, à la résidence qui lui avait été affectée.

Combien il doit regretter son palais de Lhassa, où il vivait inaccessible aux réalités humaines, comme une idole infiniment précieuse ! En regardant la lumière électrique qui éclaire sa chambre, il songe sans doute, non sans mélancolie, à la petite lampe fumante qui, là-bas, jetait naguère son incertaine et douce clarté sur l'adoration des fidèles prosternés à ses pieds.

Pourtant, le Dalaï-Lama n'a pas perdu tout courage. Bien que le gouvernement chinois l'ait déposé, et qu'il l'ait publiquement déclaré « le plus mauvais de tous les lamas connus », il conserve quelque espoir. On annonce qu'il a l'intention, après s'être reposé à Darjeeling, de se rendre à Pékin pour présenter ses doléances à l'empereur.

Ce ne sera certes pas la dernière épreuve de ce malheureux pontife, dont le pouvoir temporel, après avoir été convoité par l'Angleterre et la Russie, est maintenant tombé entre les mains du Fils du Ciel.

Le métier de Dieu-Vivant, lui-même, devient aujourd'hui difficile. LE PÉLERIN.

Le miracle de la Sainte Epine

A ANDRIA

(*La Sainte Épine, tandis qu'on chante, pendant la cérémonie du Samedi-Saint, le* Gloria in excelsis Deo, *prend la couleur vermeille du sang frais.*)

Rome, 11 avril.

Andria est une ville de 30.000 habitants, sur le versant de l'Adriatique, dans la province de Bari, entre Barletta et Trani.

Elle est le siège d'un évêché. L'évêque est, depuis 1899, Mgr Staiti di Brancaleone.

Cette ville eut au moyen âge une importance encore plus considérable. Des légendes, dont Virgile s'est fait l'écho, en attribuaient la fondation à Diomède.

L'empereur Frédéric II en affectionnait particulièrement la résidence.

Le rôle qu'elle jouait à cette époque explique l'importance d'une relique qu'elle possède dans le trésor de sa capitale : c'est une des saintes épines de la couronne de Notre-Seigneur.

Lorsque Charles d'Anjou, le frère de saint Louis, qu'il avait accompagné dans sa première croisade, reçut du Pape Urbain IV l'investiture du royaume de Naples et de Sicile, parmi les moyens qu'il employa pour se concilier ses nouveaux sujets, il y eut celui-ci : il fit présent à la ville d'Andria d'une des épines de la sainte couronne que saint Louis avait rapportée de la Terre Sainte et pour laquelle il faisait ciseler la Sainte-Chapelle.

Cette épine est depuis lors vénérée dans la cathédrale d'Andria. On peut l'y voir toujours. Elle porte des taches qui ont en temps ordinaire une couleur de lie de vin défraîchie. C'est surtout la pointe de l'épine qui est ainsi colorée.

Or, chaque fois que le Vendredi-Saint coïncide avec la fête de l'Annonciation, ces taches deviennent d'un rouge vermeil, comme si l'épine s'empourprait d'un sang fraîchement jailli. C'est plus qu'une tradition purement orale, puisque le prodige est dûment constaté dans des actes notariés ; les archives d'Andria possèdent des actes dont la série part de 1864 et remonte jusqu'aux années 1712, 1701, 1644 et 1633. Ce sont des documents juridiques, la plus authentique des preuves sur lesquelles s'appuie l'histoire.

Le miracle allait-il se produire cette année-ci ?

Andria n'a pas échappé à la propagande anticléricale. Le parti socialiste a groupé les fortes têtes de l'endroit. Il est inutile de dire que ces libres penseurs se promettaient un triomphe éclatant ; on surveillerait si bien les « curés » qu'il leur serait impossible de procéder à leur « supercherie » ; et la tradition serait bel et bien taxée de pure invention des prêtres trop facilement acceptée par la crédulité populaire.

Il était à Andria un homme qui montrait au moins autant de souci que les socialistes pour que le prodige fût et apparût aux yeux de tous et à l'abri de toute espèce de truquage. C'était l'évêque lui-même.

Dès le 10 juillet de l'année dernière, il réunissait dans son palais le prêteur ou juge du tribunal, le maire, le maréchal des carabiniers, six médecins, trois pharmaciens, un notaire royal et les représentants du clergé, en tout 20 personnes. Il faisait apporter en leur présence le reliquaire. Il faut citer ici les termes de l'acte notarial, déposé et enregistré aux archives d'Andria à la date du 14 juillet 1909 :

« Monseigneur l'évêque ayant présenté le reliquaire où est déposée la Sainte Epine, acte lui est donné qu'il est le même que celui décrit dans l'acte précédent du notaire Cristiani du 12 avril 1864. La Sainte Epine est enfermée dans une cloche de verre, clôturée à sa base par un cordon de soie attaché par un sceau aux armes de Mgr Staiti.

« Puis les médecins, pharmaciens et experts, après avoir examiné, font les déclarations suivantes : Pour mieux observer la Sainte Epine et la voir à nu, ils ont rompu le sceau de cire, et enlevé la cloche de verre. Ils ont alors procédé à une étude minutieuse et immédiate de la relique, en se servant de loupes.

« Ils confirment en tous ses détails la description faite dans le procès-verbal de 1864. Ils relèvent que la tache à la pointe de l'Epine, la plus notable comme extension et comme intensité distincte, présente cette particularité : elle est bornée à sa partie inférieure par une ligne qui n'est pas parfaitement circulaire à sa base, et qui a une forme irrégulière qu'on pourrait comparer à un bec de flûte. La tache, vu la dégradation de teinte qu'elle prend en certains points, et précisément à sa partie inférieure, se présente avec une couleur de lie de vin défraîchie.

« Puis la cloche de cristal a été replacée sur la base du reliquaire ; sa fermeture a été assurée par deux lacets de soie rouge, qui ont été scellés par-dessous le reliquaire au moyen de quatre cachets, deux portant le timbre *Preruta di Andria* et deux les armes de l'évêque Staiti. Ces sceaux, de cire rouge, sont placés de telle sorte qu'on ne peut ouvrir le reliquaire ni extraire la Sainte Epine sans les rompre ou les endommager. »

Le reliquaire est ensuite placé dans son étui de bois, lui-même dûment fermé et scellé aux cachets de l'évêque, de la Préfecture et de la Municipalité ; l'acte notarié entre dans les détails les plus minutieux sur toutes ces précautions.

Cet acte fut signé par tous les témoins.

On arrive au Vendredi Saint, 25 mars 1910. La cathédrale est remplie d'une foule hostile en partie. Chacun est disposé à ne croire qu'à ses propres yeux.

Le reliquaire est apporté sur l'autel majeur de la cathédrale. On constate l'intégrité de tous les sceaux de l'enveloppe. On les brise, on en retire le reliquaire; et on expose la Sainte Relique sous sa cloche de verre, toujours scellée, à la vénération des assistants.

Les prières commencèrent, dirigées par l'évêque lui-même. Les supplications se prolongèrent, devenant de plus en plus anxieuses chez les fidèles, en présence des ricanements des incrédules qui ne cachaient pas leur joie.

A 6 heures et demie du soir, les autorités civiles crurent sage de fermer la cathédrale. Avant de laisser partir la foule, l'évêque lui recommanda de prier encore, et d'arracher par la pénitence à la miséricorde divine le miracle auquel les péchés sans doute faisaient obstacle.

Le lendemain samedi saint, le reliquaire fut rapporté du palais épiscopal à la cathédrale. On constata que les sceaux étaient toujours intacts. La Sainte Relique fut placée dans la chapelle de saint Ricardo, tandis qu'au maître autel se faisait la fonction du samedi saint. La foule remplissait de nouveau la cathédrale, priant autour de la Relique et implorant le miracle. La Sainte Epine conservait son aspect.

Tout à coup, au moment où le célébrant entonnait le *Gloria in Excelsis Deo*, les personnes voisines de la Sainte Epine voient sa pointe rougir, et prendre la couleur vermeille du sang tout frais. La foule crie au miracle. « Les officiers et les soldats, qui étaient pour protéger l'ordre autour de l'autel où était la relique, — raconte un témoin, — pleurent et sont les premiers à proclamer le miracle en recommandant le calme. On transporte la relique sur le maître-autel. Les délégués du conseil municipal, et les membres de la commission scientifique arrivent, constatent l'intégrité des sceaux, l'état de la relique, et l'un après l'autre jurent à haute voix que le prodige est réel.

Le même jour, un nouvel acte notarié était rédigé par trois notaires. Voici comment ce texte donne la déclaration des médecins et des chimistes : « Nous affirmons que la tache observée et décrite le 10 juillet, est, au contraire, aujourd'hui beaucoup plus vive, elle est plus intense dans toute son extension sans avoir aucune différence de couleur dans toute sa surface. Nous pouvons même assurer que la tache s'est allongée de quelques millimètres. Nous devons même ajouter que la bordure inférieure est aujourd'hui presque horizontalement circulaire ; en sorte qu'aujourd'hui toute la pointe de Sainte Epine est d'une couleur vive, tandis qu'hier on n'y avait vu aucune modification. »

Le procès-verbal donne ensuite la déposition circonstanciée du chanoine qui se trouvait plus près de la relique au moment du prodige, du sous-lieutenant des carabiniers qui était de service.

Cet acte est signé d'une trentaine de personnes. Parmi les signataires, il y a des anticléricaux qui se sont rendus à la réalité du prodige.

Il y eut une procession d'actions de grâces, qui attira une foule de pèlerins de tous les pays voisins. Il y eut à Andria ce jour-là plus de 60.000 personnes.

La direction diocésaine a publié un « numéro unico », intitulé : le Triomphe de la Sainte Epine, où se trouvent relatés le récit des faits et les actes notariés.

A la date où s'imprimait cette feuille, 3 avril, le miracle continuait chaque jour ; il a été particulièrement sensible le premier vendredi du mois. « Aussitôt que la Sainte Epine est apportée à la cathédrale, le miracle se renouvelle et quand elle est reportée à l'évêché, peu à peu les taches s'affaiblissent et retournent à leur état ordinaire. »

(*L'Univers.*)

LOURDES ET TILLY

(*Voir le nº du 13 février, pages 72 à 74*)

En tête de l'*Echo du Merveilleux* du 1er septembre 1899, son regretté directeur annonçait la présence, remarquée à Lourdes, au récent pélerinage national, de Marie Martel, laquelle avait été « favorisée des grâces les plus précieuses devant la grotte bénie, surtout durant la journée du 21 août, veille de l'octave de l'Assomption de la Très Sainte Vierge ».

Puis, dans le numéro du 15 septembre, revenant sur le même sujet, il donnait rapidement quelques détails qu'il est bon de rappeler et de résumer ici.

C'était six mois auparavant, le 25 mars, que la voyante de Tilly avait contemplé pour la dernière fois, sur le plateau des apparitions tilliennes, « la Vierge bénie », qui s'était montrée si souvent à elle durant trois années entières. — Toutefois, voulant sans doute, dans sa bonté toute maternelle, ménager encore une faveur céleste à son enfant privilégiée et, peut-être aussi, montrer le lien qui devrait exister désormais, dans l'estime générale des catholiques de France et d'ailleurs, entre Lourdes et Tilly, Elle l'engagea à ce pieux pélerinage, lui promettant de s'y montrer à elle une dernière fois alors.

Or, le premier rendez-vous à la Grotte ayant été fixé pour l'aube du lundi 21 août, à 4 heures moins le quart, Marie Martel « s'y rendit à cette heure matinale, avec une douzaine de personnes qui étaient dans sa confidence, et commença la récitation du chapelet ». — Chose curieuse et digne de remarque : la voyante s'était mise à genoux à la place même où Bernadette contempla jadis son auguste vision. Bientôt, 150 à 200 personnes qui se trouvaient là — plusieurs faisant l'oraison de saint Pierre — se mirent à répondre aux *Ave*.

« A la fin du chapelet — nous reproduisons textuellement le récit de Gaston Mery — voici ce qui arriva :

« Une étoile d'une certaine grandeur, que Marie voyait planer au-dessus de la niche miraculeuse où se trouve la statue de l'Immaculée, s'abaisse et vient se mettre sous les pieds de la Vierge.

(Il paraît que cette étoile avait accompagné la Voyante jusqu'à Lourdes, s'arrêtant aux gares où le train devait s'arrêter, notamment à Poitiers, tout le temps requis pour se rendre jusqu'à Sainte-Radegonde, et pour rejoindre le wagon.)

« Ensuite, une pluie de roses — roses pâles semblables à celles de l'églantier — commence à tomber tout alentour pour venir se ranger sous la statue et y former un magnifique bouquet.

« Enfin, la statue disparut entièrement pour faire place à la « Vierge elle-même » vivante et radieuse, telle que Marie avait coutume de la contempler à Tilly, mais seule, sans anges ni inscription.

« Il était alors quatre heures du matin. La vision extatique de Marie Martel dura environ un quart d'heure, pendant lequel eut lieu entre « la Vierge » et la Voyante, un colloque sans doute des plus touchants et des plus mémorables, que l'on connaîtra quelque jour, il faut bien l'espérer.

« Le soir du même jour, après la procession et le Salut du Saint-Sacrement, Marie, invitée le matin à se rendre encore à la grotte, y vit, dans une dernière et rapide extase, durant quelques minutes, cinq à six tout au plus, la même apparition du matin, qui se manifesta sans mot dire et disparut bientôt après l'avoir bénie. »

Une nouvelle remarque s'impose naturellement. A Lourdes, dans ses diverses apparitions, la Très Sainte Vierge a voulu inspirer à la pieuse enfant de son choix la dévotion du *Chapelet*, tandis que, à Tilly, ce qu' « Elle » a toujours spécialement recommandé, c'était celle du *Rosaire*, et même du Rosaire médité. A ce point de vue donc, Tilly serait le développement, l'extension significative de la prière mise en usage dans l'Église au XIIIe siècle, par saint Dominique, et enrichie d'indulgences par les Souverains Pontifes depuis cette époque.

Pendant cette seconde extase, qui fut ravissante, Marie Martel se trouva photographiée avec la foule des pèlerins qui se trouvaient réunis alors devant la grotte. Cette photographie fera foi, en temps et lieu, de la réalité de ce que nous racontons, et elle confirmera, à sa manière, un fait incontestablement merveilleux aussi bien qu'indéniable, que les plus incrédules seront forcés de reconnaître tôt ou tard.

Il y avait, en effet, à ce moment, devant la grotte, plus de mille pèlerins, dont plusieurs, prenant la voyante pour une *miraculée* pleine de reconnaissance envers sa divine bienfaitrice, s'approchaient d'elle et montraient leur admiration de la manière la plus expansive.

« Avec cette vision, la série des extases publiques de Marie Martel est irrévocablement close, en ce qui concerne du moins « la Sainte Vierge », dont elle entendra encore la voix en certains jours, mais qu'elle ne contemplera plus désormais. »

Signalons maintenant une autre corrélation, une autre similitude — mais plutôt douloureuse et pénible celle-là ! — entre Bernadette de Lourdes et la principale voyante de Tilly.

Au début de février, les journaux de Caen annonçaient avec grand fracas un triste événement survenu dans la famille Martel, de Cristot : « M. Médéric Martel, âgé de 65 ans environ, avait été trouvé pendu dans sa maison », disait le *Moniteur du Calvados*. Les autres feuilles publiques ajoutaient malicieusement que c'était « le père de la voyante de Tilly ». Toutes enfin attribuaient « ce suicide à la misère ».

L'une d'elles, néanmoins, publia vers la fin du mois la rectification suivante : « Le fait lui-même (la mort tragique en question) était malheureusement vrai; mais les réflexions que nous avions reproduites à ce sujet, *sans contrôle suffisant*, ne l'étaient pas. Car loin de se trouver « réduit à la misère », le père Martel recevait chaque semaine de sa fille Marie et de Mme Vve Henry, dont il avait été le serviteur durant près de quarante ans, tout le nécessaire et *au delà*, pour sa subsistance : nous le savons de bonne source. Aussi personne ne comprend, dans le pays, cette triste fin d'un homme si honnête, si bon travailleur, si dévoué serviteur, qui étant plutôt dans l'abondance, grâce aux soins assidus de sa fille et de son ancienne maîtresse, n'avait plutôt qu'à se laisser vivre ».

Pour les adversaires de Tilly, en général, et de Marie Martel, en particulier, cette fin lugubre a été du nanan.

Néanmoins, apprenons-leur que ni la condamnation

du père Soubirous, ni la conduite infâme d'un de ses fils, ni la triste vie et la mort plus triste encore d'une des sœurs de Bernadette, n'empêcheront celle-ci d'avoir été une élue de la Vierge Immaculée et d'être proclamée bienheureuse, dans un prochain avenir.

LÉO FRANC.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le Merveilleux au Salon des Artistes français.* Le vieux merveilleux de l'école, mythologique et chrétien, mais dont toute émotion est absente et qui ne représente plus qu'un répertoire d'effets catalogués, surabonde, selon l'usage, au Salon des Artistes Français, dont l'ouverture a lieu aujourd'hui même, 1er mai.

Mais le surnaturel chrétien a inspiré cette année une œuvre d'impressionnante beauté. Vous la trouverez en la galerie qui va de la salle XIX à la salle XX, derrière la vieille horloge du Palais de l'Industrie, enfin retapée, et qui ne semble pas dépaysée le moins du monde dans ce nouveau palais de l'art.

Ce sont les deux grands panneaux de Lionel Royer : « Le matin du 2 décembre 1870, à Saint-Péravy-la-Colombe » et « Le soir du 2 décembre 1870, sur le champ de bataille de Loigny ».

Dans le panneau de gauche, c'est la Communion, par laquelle ces vaillants soldats de Dieu et de la France, que commandait le général de Sonis, se préparent à la mort. On reconnaît leurs nobles visages. La tête pleine d'enthousiasme de Charette est levée vers la voûte où paraît une figure lumineuse portant d'une main un calice, de l'autre la bannière du Sacré-Cœur.

Dans le second panneau, c'est le soir de la bataille. Les héros sont tombés, mais au-dessus de leurs corps, gisant sur la neige, dans le ciel dont l'horizon rougeoie d'incendies, la blanche figure de la Vierge descend, les mains tendues.

On ne relira pas sans intérêt l'histoire de la remise à Sonis de la glorieuse bannière brodée par les Visitandines de Paray-le-Monial et portant l'image du Sacré-Cœur. Les religieuses l'avaient déposée un mois durant sur le tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie, dont on lui avait fait toucher les reliques. Leur intention était de la faire parvenir au général Trochu, pour qu'il l'arborât sur les remparts de Paris. Elles l'adressèrent à cet effet à M. Dupont, de Tours, qui leur fit savoir qu'à cette date Paris était entièrement investi. « Eh bien, vous le donnerez aux volontaires de l'Ouest », répondirent-elles. Qu'entendaient-elles par ce nom, alors sans application ? Elles-mêmes s'en rendaient mal compte. Quoiqu'il en soit, ce fut justement sous ce nom de légion des volontaires de l'Ouest que, peu de temps après, M. de Charette obtint de mettre au service de la France son épée et celle de ses zouaves pontificaux. M. Dupont comprit alors qu'à eux appartenait l'étendard du Sacré-Cœur et il le leur envoya.

Le général de Sonis a raconté lui-même comment l'étendard lui fut remis par Charette :

« ... Vers onze heures et demie du soir, nous atteignîmes un grand château, près de Saint-Péravy-la-Colombe. J'en fis mon quartier général, et je priai M. de Charette de m'envoyer ceux de ses zouaves qui étaient trop jeunes ou trop délicats pour coucher dehors en cette rude saison.

« Je fis faire un grand feu. A force de chercher, nous pûmes nous procurer du pain, du saucisson avec quelques fruits. Ce fut tout notre souper. Nous étions là, réunis dans une grande salle, lorsque je vois entrer avec M. de Charette un jeune homme blond, d'une figure charmante, qui m'apparut à la lueur d'un feu vif et pétillant : c'était le jeune comte Henri de Verthamon, naguère défenseur du pape, déjà père d'une famille de deux petits enfants, qu'il venait de quitter pour le service volontaire de la France. « Général, dit le colonel en frappant sur l'épaule de son jeune compagnon, voilà votre porte-fanion et voici le drapeau. »

« Disant cela, M. de Charette me présentait un volumineux rouleau qu'on ouvrit et qui, enfin, nous laissa voir une bannière magnifique, de la forme de celles qu'on porte aux processions. Elle était en moire blanche brodée d'or, portant au centre le Sacré-Cœur de Jésus en velours cramoisi. Au-dessus et au-dessous de l'image on lisait cette invocation : « Cœur sacré de Jésus, sauvez la France ! »

« Cette vue nous remplit de confiance. Me retournant vers Charette : « Colonel, merci ! Vous m'avez offert cette bannière, maintenant c'est moi qui vous la donne pour votre régiment, qu'elle en soit le drapeau ; faites-la porter devant lui ; elle lui convient trop bien... » Un officier d'état-major fit observer que vu l'esprit sceptique de l'armée, il serait mieux d'attendre, pour déployer ce signe religieux, le moment où le canon se ferait entendre. « Alors personne, dit-il, n'a envie de rire. — Oui, c'est vrai, attendons ce signal qui ne doit guère tarder. » On remit la bannière dans le fourreau, mais je fis donner tout de suite une

lance à Verthamon pour y suspendre l'étendard lorsque l'heure en serait venue. »

Tel est le récit du don fait aux volontaires de l'Ouest du drapeau du Sacré-Cœur. Ainsi, de mains en mains, ce don leur venait du général de Sonis, du colonel de Charette, du saint homme de Tours, de la Visitation, de la bienheureuse Marguerite-Marie.

Sonis retint M. de Charette et M. de Bouillé à coucher au château, où il avait déjà près de lui le coconel Henri de Bouillé. Ils s'y trouvèrent huit réunis, chefs et soldats. Le général fit chercher dans des chambres quelques matelas qu'il disposa lui-même dans la chambre commune, et où ils purent s'étendre une heure ou deux.

A deux heures du matin, Sonis vint réveiller ses amis pour se rendre avec eux à l'église du village et entendre la messe qu'y devait célébrer le Père Doussot. « C'était le premier vendredi du mois, 2 décembre ; et, par une heureuse coïncidence, remarque Sonis, le religieux, se conformant à la liturgie de son ordre, disait ce jour-là l'office du Sacré-Cœur. J'eus le bonheur de communier, avec plusieurs zouaves. »

* * *

M. Gœtze nous montre sainte Catherine de Sienne encourageant à la mort le jeune chevalier Nicolo Tuldo. On sait qu'en 1368 une révolution terrible avait inauguré le « Mont des Réformateurs ». Les plébéiens de Sienne s'emparèrent du pouvoir et l'exercèrent avec la tyrannie soupçonneuse et inintelligente des foules, jetant en prison, par exemple, le patricien Agnolo d'Andrea parce qu'il n'avait pas invité un réformateur à une fête qu'il donnait dans sa villa.

Un chevalier de Pérouse, Nicolo Tuldo, fut condamné à mort sur un soupçon de complot. Il dédaigna de se défendre ; mais sa jeunesse avait été licencieuse, et Catherine, ayant obtenu de pénétrer dans sa prison, parvint à le réconcilier avec Dieu. Nicolo Tuldo serait certainement mort en brave : il mourut en héros chrétien, demandant seulement à la sainte de l'accompagner au supplice. On essaya d'en détourner Catherine, sous prétexte que le peuple, si animé contre Tuldo, pourrait détourner sur elle sa colère. C'était bien mal connaître l'âme héroïque de la vierge. Elle se tint au pied de l'échafaud, encourageant le condamné de la voix et du sourire, et dans ces dissensions sinistres ce fut un noble exemple de la fraternité chrétienne que le sang du patricien rejaillissant sur le manteau de la fille de l'artisan.

M. *Vayson* a consacré un grand triptyque à la légende de saint Gens, patron du Comtat-Venaissin. Dans le panneau de gauche, le saint, jeune gardeur de vaches, « tient presche de la religion chrestienne aux aultres pastres et pastoures, qui moult s'esmerveillent à l'entendre ». Dans le panneau central, il a attelé au joug le loup qui lui dévora sa vache et laboure avec cet étrange attelage le sol pierreux. Dans le dernier panneau, le saint anachorète s'est endormi dans le Seigneur. Il repose, une auréole au front, dans le tombeau qu'il s'est creusé en plein roc, « et son loup pernoctoit, ululant à la lune ». Vayson a encadré de vigoureux paysages cette légende où il montre ses belles qualités d'animalier.

Curieuse coïncidence : nous parlions l'autre jour du voyage de saint Brandan, à propos du tableau de David-Nillet à la Société Nationale, et nous citions l'épisode de la rencontre de Judas, que le saint aperçoit sur un rocher, battu des vagues furieuses et tourmenté sans répit par des démons. Sans répit, non ; ils lui laissaient un peu de répit le dimanche à cause d'une charité que fit jadis le trésorier des apôtres, M. Reginald Branyson a fait un tableau de cette prodigieuse rencontre de saint Brandan.

Nous voilà arrivés à la fin de la place assignée à cet article sans avoir parlé d'autre chose que du surnaturel chrétien. On eut pu y joindre maint Christ, fuites en Egypte, Salomé et Jean-Baptiste, (la Salomé de Béronneau, gracile idole gemmée aux yeux couleur d'eau, est émouvante) et quantité de Jeanne d'Arc, (tant à la sculpture qu'à la peinture), dont la seule agréable est celle que Mlle Elisabeth Saurel a peinte avec la naïveté même et la grâce heureuse des Primitifs.

Et quelles proportions eut prises cette rapide revue si l'on y eut compris les faunes, de Lucas; les nymphes, de Mercié ; les pâles ondines, de Souza Lopès ; les salamandres, de Mme Achille Fould ; les sirènes, de La Lire, les néréides, de Mlle Pauline Adour, et celles de Girardot, qui font luire dans le sillage d'une barque leurs écailles d'argent, comme un fantastique trésor, vers lequel se penche le marin fasciné. Mais la vieille horloge du palais de l'Industrie sonne l'heure heureuse du départ...

GEORGE MALET

Note de la Direction

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le grand effort que nous faisons pour leur être agréable en commençant la publication d'un feuilleton du plus dramatique intérêt, dû à la plume d'un des maîtres de l'occultisme moderne, le comte Léonce de Larmandie. L'auteur nous apporte-t-il un document d'observation directe ou une œuvre d'imagination? Nos lecteurs seront fixés dans le prochain numéro. E. G. M.

Caractère et destin de Théodore Roosevelt

d'après l'Onomancie et l'Astrologie

Roosevelt est menacé de mort brusque et violente en public. Par la volonté, il a complètement modifié son caractère.

L'ex-président Roosevelt est à l'heure actuelle l'homme le plus populaire de Paris. On le rencontre partout, ses portraits sont en première page de tous les journaux, ses faits et gestes, ses discours remplissent les colonnes de la Presse, les anecdotes abondent... pourtant il m'a été très difficile de me procurer les documents nécessaires à une enquête approfondie de sa personne, par les arts divinatoires.

Le graphisme m'a manqué, et c'est seulement d'après son nom et sa date de naissance, — *27 octobre 1858* — que j'ai pu obtenir quelques renseignements inédits sur l'ex-président des Etats-Unis.

***

Grâce à l'amitié qui me lie à M. P..., un occultiste distingué et mondain, très érudit en sciences divinatoires, j'ai pu obtenir de lui qu'il me donnât son impression sur le président Roosevelt par l'onomancie appuyée sur l'astrologie.

« Il est inutile de parler de tout ce qui est connu du président Roosevelt ; ce qui restreint à bien peu de choses les révélations que je pourrais vous faire.

« Jamais Théodore Roosevelt n'eût pu être souverain absolu. Quelle que soit sa force de volonté, il lui était nécessaire de n'être que le reflet d'une puissance. C'est un *adaptateur* d'idées, de forces ; mais non un *créateur*.

« Son caractère a dû profondément changer à la suite d'une faute de jeunesse.

« Sa fin m'apparaît violente, accident sans doute, car je ne crois pas au crime. Pourtant je ne puis rien affirmer sur ce point. Ceci est seulement net : *Roosevelt mourra d'une façon brusque.*

Un remarquable astrologue, Yram, a bien voulu me donner la consultation suivante :

« L'horoscope de l'ex-président des Etats-Unis est celui d'une puissante intelligence, et d'un homme fait pour gouverner.

« Je ne veux pas ennuyer les lecteurs par des détails techniques ; cependant, à ceux qui sont versés dans l'astrologie, je dois signaler de brillants aspects planétaires :

— Mars sextile à Lune.

— Une conjonction de Jupiter-Lune ; conjonction elle-même trigone au Soleil.

« Après ces indications (qui promettent au sujet la gloire), étudions la personnalité du sujet, non pas telle que nous pouvons la connaître, mais telle que nous la verrons dessinée dans le ciel de sa naissance.

« Physiquement, la santé ne sera pas très bonne. Les dangers de maladie sont nombreux ; la plupart de ces affections seront d'origine inflammatoire ; les organes atteints : le cerveau, la vue, l'estomac. Le sujet connaîtra la gastrite et les migraines. Il y a aussi les maux de jambe.

« Quant au caractère, l'intelligence et la volonté dominent ; mais je veux étudier surtout l'être psychique, si particulièrement intéressant.

« C'est qu'en effet le fond de l'être, d'après le thème astral, nous réserve des surprises.

« Nous y voyons un nouveau Roosevelt dont la pensée est portée à flotter dans le vague, qui goûterait volontiers le farniente, et qui pourtant a posé sur les hommes, sur la vie, et chose plus belle — sur *lui-même* — une main de fer.

« Celui qui pénètrerait dans l'intimité secrète de ses rêveries serait émerveillé du luxe de son imagination, et c'est pourtant un homme d'initiative et d'action au premier chef.

« Porté dans l'action, à l'audace, à la sérénité, avec une ardeur presque exaltée, il s'est contraint au calcul et à ne rien entreprendre avant d'avoir supputé les conséquences possibles de l'acte voulu.

« Son tempérament impérieux, ses décisions brusquement énergiques, il a su les astreindre à la souplesse (dont il n'a pourtant nullement le don), à l'habileté, à la diplomatie, alors qu'il est, de nature, plutôt incisif et coléreux.

« Il a, d'ailleurs, l'esprit bienveillant ; il aime la paix, apprécie beaucoup le droit, l'intégrité, étant intègre lui-même.

« Au point de vue intellectuel, c'est un homme supérieur. Il est doué d'intuition, a beaucoup de goût

et d'aptitude pour les sciences qu'il pourra cultiver avec autant de succès que les lettres.

« Aptitudes très marquées pour tout ce qui touche au barreau ou à la justice.

« C'est un militaire ; il a le courage, l'audace, l'esprit de tactique, et l'instinct du commandement.

« Il a les aspects planétaires qui donnent les hauts grades, les victoires.

« Mais plus encore que militaire, il est marin. On pourrait dire qu'il est né amiral ; il est fait pour diriger une flotte et pour conduire des expéditions lointaines. — (Sa fortune s'est augmentée ou s'augmentera loin de son pays...)

* * *

« Nous venons d'étudier l'homme ; esquissons rapidement quelques traits de sa vie considérée dans tout son ensemble.

« Les commencementssont difficiles. La chance sourit, puis s'éloigne. Enfin vient la prospérité dans les affaires ; puis le succès et la gloire...

« Pour arriver à son but, le sujet a beaucoup de luttes ; dans son ascension, il est soutenu par l'appui de hauts personnages ; il a aussi la protection très marquée de dames influentes.

« Un beau et riche mariage figure dans l'horoscope, quoiqu'il y ait chagrins en mariage, veuvage, dangers pour l'épouse. Le consultant aura beaucoup de soucis par les femmes de son entourage ; il aura aussi des ennemis par ses parents, ou ses beaux-parents ; mais ses frères et sœurs lui seront favorables. La position bénéfique de Jupiter le protège contre les dangers. Néanmoins, le glorieux consultant, malgré sa grande popularité a, dans son horoscope, des ennemis, surtout des inimitiés sourdes... mais activement dirigées contre lui, et qui pourront amener de graves dangers dans la position.

« Il y a, dans le thème, possibilité d'un changement de pays, causé par des envieux, des ennemis vils, des difficultés momentanément insurmontables.

« J'ai déjà parlé des dangers pour la santé ; mais il y a un autre péril corporel : c'*est une grave blessure par fer ou feu, en public*, et de *main d'homme*. (Dangers, nous l'avons dit, plus ou moins atténués par Jupiter) ».

Pour copie conforme :
Mme L. MAURECY.

FÉNELON et Madame GUYON (1)

PAR
JULES LEMAITRE
de l'Académie française.

Elle écrivit à Mme de Maintenon pour la remercier, et elle alla la saluer à Saint-Cyr. « Mme de Maintenon, dit-elle, me reçut parfaitement bien et d'une manière singulière. Elle avait manifesté peu de jours auparavant à ma cousine (Mme de la Maisonfort) combien ma lettre lui avait plu, et que véritablement Notre-Seigneur lui donnait pour moi des sentiments d'estime particuliers. »

Et voilà Mme de Maintenon prise à son tour.

Quelques mois après, par les bons offices de la duchesse de Charost, Mme Guyon mariait sa fille avec le propre frère de la duchesse, le comte de Vaux. L'abbé de Fénelon était un ami de la famille.

Mme Guyon alla habiter avec sa fille, la nouvelle comtesse de Vaux, et y demeura deux ans et demi. Ce mariage la mettait, même socialement, presque de plain-pied avec Mmes de Chevreuse, de Beauvilliers, de Noailles, de Mortemart...

Or, vers la fin de 1688, ou vers le commencement de 1689, l'abbé de Fénelon rencontra Mme Guyon.

« Il la vit, leur esprit se plut l'un à l'autre, leur sublime s'amalgama. » (Saint-Simon.)

Donc, Fénelon et Mme Guyon se rencontrèrent. Elle dit que ce fut en octobre 1688 ; il dit que ce fut au commencement de 1689 : car ils n'ont, ni l'un ni l'autre, le don de l'exactitude. Ils se rencontrèrent chez la duchesse de Charost, au château de Beynes. Il la connaissait, d'abord par l'enquête qu'il avait faite sur elle à Montargis en revenant du Poitou, et aussi, sans doute, parce que Mme de Charost préparait alors le mariage de Mlle Guyon avec un homme dont la famille était amie de Fénelon.

Ils revinrent de Beynes à Paris dans le même carrosse :

Pendant le voyage, dit Phélipeaux, Mme Guyon s'appliqua à lui expliquer tous les principes de sa doctrine, et lui demandait s'il comprenait ce qu'elle lui disait et si cela entrait dans sa tête : « Cela y entre, répondit l'abbé, par la porte cochère. » Depuis ce temps-là, ils furent intimes amis. Fénelon entra entièrement dans ses intérêts et donna dans toutes ses illusions.

Le chancelier d'Aguesseau dit brutalement (*Mémoire sur les affaires de l'Eglise*) :

(1) Suite, voir les nos 318 et 319 (1er et 15 avril 1910).

Il fut perverti comme le premier homme par la voix d'une femme, et ses talents, sa fortune, sa réputation même furent sacrifiés, non à l'illusion des sens, mais à celle de l'esprit.

Et voici la version de Mme Guyon elle-même (*Vie*, 3e vol.) :

Quelques jours après ma sortie (de la Visitation), ayant ouï parler de M. l'abbé de F..., je fus tout à coup occupée de lui avec une extrême force et douceur. Il me sembla que Notre-Seigneur me l'unissait très intimement, et plus que nul autre... J'eus occasion de le voir le lendemain. Je sentais intérieurement que cette première entrevue ne le satisfaisait pas, qu'il ne me goûtait point... La nuit, je souffris extrêmement à son occasion. Le matin, je le vis ; nous restâmes quelque temps en silence, et le nuage s'éclaircit un peu : mais il n'était pas encore comme je le souhaitais. Je souffris huit jours entiers ; après quoi, je me trouvai unie à lui sans obstacle ; et depuis ce temps je trouve toujours que l'union augmente d'une manière pure et ineffable. Il me semble que *mon âme a un rapport entier avec la sienne* : et ces paroles de David pour Jonathas, que *son âme était collée à celle de David*, me paraissent propres à cette union. Notre-Seigneur m'a fait comprendre les grands desseins qu'il a sur cette personne, et combien elle lui est chère.

Ainsi, ayant perdu le Père La Combe et ne devant plus le revoir, la pauvre femme retrouve en Fénelon le compagnon mystique dont elle a besoin, un compagnon plus jeune et d'un plus beau génie.

Elle avait quarante ans ; lui, trente-sept.

Elle dit encore :

Nous eûmes quelques conversations au sujet de la vie intérieure, dans lesquelles il me fit beaucoup d'objections. Je lui répondis avec une simplicité ordinaire, et j'eus lieu de croire qu'il avait été content. Comme les affaires de Molinos faisaient grand bruit alors, on avait pris des défiances sur les choses les plus simples, et sur les termes les plus usités parmi ceux qui avaient écrit de ces matières. Cela me donna lieu de lui expliquer à fond mes expériences. Les difficultés qu'il me faisait ne servaient qu'à lui éclairer le fond de mes sentiments : *ainsi personne ne les a pu mieux connaître que lui* : c'est ce qui, dans la suite, a servi de fondement à la persécution qu'on lui a faite, ainsi que ses réponses à M. de Meaux l'ont fait connaître à toutes les personnes qui les ont lues sans prévention.

Fénelon est plus réservé. Dans ses lettres, dans ses écrits sur le quiétisme, il parle d'elle comme s'il ne l'avait vue que rarement. Il ne la trahit point ; il déclare qu'il a pour elle la plus grande estime : mais il s'en tient là. « Cette personne me parut fort pieuse, je l'estimai beaucoup ; je la crus fort expérimentée et éclairée sur les voies intérieures, quoiqu'elle fût très ignorante. » (*Réponse à la Relation sur le quiétisme de Bossuet.*) Voilà le ton.

Mais nous avons la correspondance secrète de Fénelon et de Mme Guyon, que les éditeurs de Versailles avaient rejetée comme apocryphe, par respect pour Fénelon, mais dont l'authenticité vient d'être démontrée par M. Maurice Masson. Au reste, cette authenticité saute aux yeux, pour quiconque a un peu vécu avec Fénelon et son amie et connaît leur tour d'esprit et leur langage. — Ajoutez à cela les poésies spirituelles qu'ils ont échangées, et qui se trouvent dans le recueil en quatre volumes des *Poésies spirituelles* de Mme Guyon. — Ajoutez enfin un fragment inédit d'autobiographie et d'une lettre inédite de cette dame, retrouvés par M. Maurice Masson, le tout publié par lui et commenté avec pénétration — et tendresse — dans la remarquable « introduction » qu'il a mise à son livre : *Fénelon et Mme Guyon*, et dont je me servirai beaucoup.

La vérité, c'est qu'ils se sont aimés ; qu'elle surtout l'a aimé, — d'une amitié mystique, sous des formes très spéciales et très pures, — et qu'elle a exercé sur lui et sur sa vie une décisive influence.

Elle dit dans ce fragment d'autobiographie qu'elle avait commencé à écrire pour Bossuet, dit-on, en 1694 :

Je ne pouvais m'empêcher de le regarder comme mon fils... Il me semble que, depuis qu'il me fut donné à Beynes, que je l'acceptai et que je m'offris pour *le porter dans mon sein* et pour souffrir pour lui tout ce qu'il plairait à l'Amour... je le trouvais toujours en moi.

Elle écrit encore :

De tous les enfants spirituels que Dieu m'a donnés, je n'en ai eu aucun qui fût pareil à celui-là. C'est une intimité qui ne se peut exprimer ; et, à moins d'être fait une même chose, il ne se peut rien de plus intime. Il suffisait que je pensasse à lui pour être plus unie à Dieu ; et, lorsque Dieu me serrait plus fortement, il me paraissait que, *des mêmes bras dont il me serrait, il le serrait aussi.*

Et aussi :

Avec une suavité incomparable... j'éprouvais qu'il se faisait un écoulement presque continuel de Dieu dans mon âme, et de mon âme dans la sienne.

Et encore :

Il me fut donné à connaître que, dès 1680 que Dieu me le fit voir en image, il me le donna, et qu'il me donna à lui ; mais je ne le connus qu'en 1688. Son visage me fut d'abord connu et je le cherchai partout sans le rencontrer.

Et enfin :

Quelque union que j'aie eue pour le Père (La Combe), j'avoue que celle que j'ai eue pour M. l' (abbé de Fénelon) est encore toute d'une autre nature ; et il y a quelque chose dans la nature de l'union que j'ai pour lui qui m'est tout à fait nouveau, ne l'ayant jamais éprouvé.

Lui, n'a pas de ces effusions passionnées. Il dit, dans une lettre de Mme de Maintenon, qu'il n'a jamais eu pour Mme Guyon « aucun goût naturel »; mais il la considère comme une sainte et la subit profondément.

Se voyaient-ils souvent ? Non ; mais presque en cachette et avec mystère. Lorsqu'il habitait encore Paris et que son amie ne s'était pas encore réfugiée à la campagne (c'est-à-dire avant septembre 1693), ils se voyaient quelquefois, soit au parloir des Filles de Mme de Miramion, soit au confessionnal, dans une petite chapelle à Saint-Jacques du Haut-Pas. Quand il fut nommé précepteur des princes, ils se virent encore moins souvent. « Je n'allais presque jamais à Paris, raconte-t-il à l'abbé de Chanterac ; elle venait à Versailles en trois mois une fois, allant voir une cousine à Saint-Cyr. » En somme, il n'y a que deux années où ils ont pu se rencontrer, — à intervalles irréguliers, et pas toujours en tête-à-tête. Quand ils parvenaient à se joindre, ce qu'ils aimaient, c'était « se taire ensemble ».

Mais s'ils ne se voyaient pas très souvent, ils s'écrivaient beaucoup, presque tous les jours dans les premières années. Et, quand ils cessèrent de se voir (septembre 1693), ils continuèrent de s'écrire, au moins jusqu'en 1695, et très probablement par delà, — surtout par l'intermédiaire du duc de Chevreuse.

Qu'est-ce donc que Mme Guyon apprit à Fénelon ?

Il était très tendrement pieux, nous le savons ; il recommandait la prière filiale, familière, confiante. Il prêchait « affectueusement », sans souci des règles. Il était très enthousiaste, très chimérique (précis toutefois dans la pratique et en ce qui regardait son avancement temporel), — et aussi, je le crois, très candide, avec tout son esprit. Sa foi même en une demi-folle en est la preuve. Enfin, treizième enfant d'un quinquagénaire, il fut toujours de très faible santé, — comme son amie. De là peut-être une continuelle inquiétude, de fréquentes « langueurs », des crises d'extrême sensibilité alternant avec des moments d'invincible « sécheresse ». Un besoin d'amitié, de soutien, de confidence, qui ne l'empêchait pas d'être, dans les occasions, impérieux, dominateur, cassant ; un goût du rare et du distingué, — et du mystère... Quoi encore ? En deux mots, ce qu'il appelait lui-même son « inexprimable fond ». Oh ! non, il n'était pas simple. C'était une âme de désir et d'angoisse. Dépris de ses rêves héroïques de jeunesse, déçu ensuite dans son apostolat à l'intérieur, rejeté à la direction des âmes de femmes, il cherchait, quoi ? la sainteté sans doute.

(*A suivre*)

JULES LEMAITRE,
de l'Académie française.

NOUVELLES REMARQUES
SUR

LA PROPHÉTIE DE SAINT MALACHÉE

Nous extrayons de la nouvelle édition du *Positivisme chrétien* de M. André Godard (1), le passage suivant relatif à la prophétie de saint Malachée.

...Ces obscurs pressentiments de l'avenir deviennent parfois, sur le terrain religieux, des oracles plus précis, rappelant une ombre du grand prophétisme antérieur à la venue du Messie. On connaît, par exemple, la curieuse prédiction de saint Malachie sur les papes futurs. Elle date du pontificat de Célestin II, au début du XIIe siècle. Malachie, né en Irlande, et évêque de Connaught, mourut en 1148 ; il fut canonisé par Clément IV. Tout le moyen âge crut à sa prophétie, restée très populaire en Italie. Bien entendu, elle ne désigne pas les papes futurs par leur nom, sans quoi, ou bien ils eussent pu choisir ce nom, ou bien toutes les lois morales, celle surtout de l'option intellectuelle, seraient abolies. La prophétie désigne les pontifes par quelque particularité de leur caractère, de leur nom, de leur origine, ou bien de leur destinée. Par cette variété des moyens et cette unité de but elle se rattache à la norme des révélations habituelles de Dieu à l'humanité. Les deux papes qui suivirent immédiatement Célestin II sont précisés par un rapport avec leur nom de famille : Lucius II, désigné par l'épigraphe : *Inimicus expulsus*, avait pour nom de famille *Caccianemici* (qui chasse l'ennemi) ; Eugène III, annoncé par la devise: *ex magnitudine montis* appartenait à la famille toscane des *Grandmont*. Mais, si nous examinons les papes de notre époque, nous les voyons désignés par un symbole de leur destinée ou de leur origine : Pie VI (*pastor peregrinus*), voyage à Vienne, est pris à Savone, meurt à Valence ; Pie VII (*aquila rapax*) est enlevé de Rome par Napoléon, dont l'aigle est l'emblème héraldique. Pie IX (*crux de cruce*) est persécuté par la Maison de Savoie, qui porte une croix dans ses armes. Léon XIII (*lumen in cœlo*) portait dans les siennes une étoile ; mais combien plus significative apparaît cette *lumière céleste*, si l'on songe à l'incomparable sagesse d'un pontificat qui fit rayonner l'éclat de la tiare jusque sur les nations hérétiques, et qui christianisa le germe des sociologies futures. Enfin, Pie X est désigné par *Ignis ardens* et *a littore veniet*. On sait qu'il vient de Venise. Et les effroyables tremblements de terre qui se multiplient depuis quelques années dans le monde entier, à San-Francisco, à Messine, en Provence, en Asie, réalisent la première partie de la devise de ce pontificat, quoiqu'on puisse y voir aussi une allusion à l'ardente charité de Pie X.

Pour l'avenir il reste sept papes avant Pierre II.

« Alors, dit saint Malachie, seront les persécutions dernières de la sainte Eglise Romaine et Pierre le Romain sera assis sur le Saint-Siège. Il paîtra ses brebis au milieu de tribulations sans nombre et lorsque celles-ci seront passées, la cité aux sept collines sera détruite, et le Juge redoutable viendra juger les peuples. »

Les événements politiques ne tendent que trop à réaliser

(1). En vente à la librairie de l'*Echo du Merveilleux*, 19, rue Monsieur-le-Prince, 3 fr. 50.

la terrifiante devise du prochain pape : *Religio depopulata*. Mais les semences d'apostolat nouveau répandues de toute part germeront sans doute après, car les devises des pontifes suivants sont progressivement rassurantes : *Fides intrepida*, et *Pastor angelicus*. Le règne de la foi, puis le règne de l'amour y semblent annoncés. Après ce triomphe du Christ, puis de l'Esprit, viendra celui de Marie : du moins les dernières prédictions semblent l'annoncer. La dernière : *de labore solis* nous reste indéchiffrable.

Une vieillesse lumineuse du monde, réconcilié avec Dieu, un retour vers la norme du primitif Eden précéderaient donc le Dernier jour et le Jugement général de l'humanité. Car il apparaît logique, autant que certifié par le dogme, qu'au jugement particulier de l'homme individuel doit s'adjoindre un Jugement de l'humanité collective. Sommes-nous réellement proches de la fin du monde, ou bien l'avènement de Pierre II signifie-t-il seulement le terme d'une ère, que pourra suivre une nouvelle période religieuse? L'homme épuise partout aujourd'hui les sources de la vie ; le déboisement désoxygénise l'atmosphère ; une folie de vitesse et de renouvellement emporte individus et sociétés ; d'autre part, l'Evangile est aujourd'hui prêché partout, voilà des symptômes, et non les seuls, d'une fin du monde prochaine. Quoi qu'il en soit, de ceci, nous touchons probablement à quelque grand événement religieux, car c'est tous les deux mille ans environ qu'ils se produisent,durée approximative qui sépare Adam d'Abraham, Abraham de Moïse, et Moïse du Messie. Raison de plus pour travailler au règne de Dieu, afin que l'humanité, si elle est proche de sa fin, puisse répondre affirmativement à l'angoissante question du Christ : « Quand le Fils de l'homme reviendra, pensez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre ? »

ANDRÉ GODARD.

Les Voyantes et les Elections de 1910

Chez Mme Orsa

Cette devineresse qui est — m'assure-t-elle — somnambule de naissance, a su combiner divers modes divinatoires : l'astrologie, l'anagramme et l'arithmancie (ces deux derniers très peu connus), et obtenir ainsi des résultats fort intéressants.

Au contraire de ses collègues, pour ce genre de travail, Mme Orsa préfère ne pas voir la personne, n'être influencée par aucun sentiment. Dans l'isolement de son cabinet, elle étudie longuement les noms et les mots que comporte une question, elle les transpose, en découvre le sens caché et mystérieux.

— Chaque lettre de l'alphabet est gouvernée par un chiffre, explique-t-elle ; ces chiffres, indépendants les uns des autres, ont aussi une signification propre, favorable ou néfaste ; de là les avantages multiples que l'Initié peut retirer de cet assemblage compliqué.

C'est dans un modeste rez-de-chaussée, 143, boulevard Magenta, que j'ai découvert cette voyante d'un nouveau genre, et que je lui ai demandé de bien vouloir me confier ses impressions sur l'époque actuelle.

— 1910, me dit Mme Orsa, est une année de feu ; elle est gouvernée par le Soleil. Le résultat définitif du scrutin réserve des surprises. Certains personnages politiques verront pâlir leur étoile, et ne seront pas réélus. Des fins tragiques sont probables dans le monde de la politique et de la finance, influencé par l'ambitieux Jupiter. D'autres révélations scandaleuses viendront s'ajouter à celles déjà connues ! ! !

Le nombre 1910 est d'ailleurs significatif ; il symbolise le courage, le mépris du danger ; décomposé, il donne 11 ; chiffre néfaste entre tous : événements graves ; lutte fatale entre les partis, angoisse universelle.

L'impôt sur le revenu, la loi sur le repos hebdomadaire, les 15.000 francs que se sont alloués MM. les députés auront été les causes de bien des troubles.

Les menaces de guerre iront grandissantes. Il y aura panique en Bourse, et la nouvelle Chambre sera le siège d'hostilités inquiétantes.

Chez Mme Lorenza

Mme Lorenza, depuis plus de vingt ans, habite au 21 de la rue de La Condamine. C'est la devineresse en titre du quartier, où on ne la désigne que sous le titre de *La Voyante des Batignolles*.

Elle a une sérieuse réputation ; elle est ma voisine, double titre pour que j'aie recours à ses lumières.

Pourtant, Mme Lorenza n'aime pas beaucoup les consultations politiques.

— Dans toute consultation, me dit-elle, sommeil ou cartes (inutile de parler en l'occurrence des lignes de la main), j'ai besoin, comme guide, du fluide de la personne... et vous reconnaîtrez que pour le sujet qui vous amène il me fait défaut absolument. Enfin, pensez fortement à ce qui vous intéresse, et imprégnez les cartes de votre fluide.

Et Mme Lorenza me tend un vieux tarot, devenu miroir magique par l'accoutumance, puis elle me fait tirer 7 cartes. Les 3 premières sont pour le 1er mai ; les autres pour les élections.

— Le 1er mai, interprète la voyante, n'offrira pas d'agitation sérieuse. Du bruit, comme chaque année ; mais aucune suite autre que des grèves ici et là...

— Les élections ?

— Apporteront des désillusions à certains députés sortants... Le vote des 15.000 francs a déchaîné les colères, les rancunes des électeurs se manifesteront aux prochaines élections. Plusieurs députés nouveaux... Pourtant, la nouvelle Chambre ne fera guère meilleure besogne que l'ancienne. Les rares bonnes volontés sont perdues dans la masse... elles sont étouffées ; elles ne peuvent agir... et elles se découragent vite... vite... comme les anciennes !...

Le pays ne sera pas plus heureux qu'auparavant, car il faut avant de semer, non pas seulement arracher les mauvaises herbes, mais encore bêcher, remuer, bouleverser... Cela arrivera un jour... plus tard !... car voici enfin la carte du triomphe !

Chez Mme Dérégnancourt

J'ai tenu à retourner 12, impasse du Maine, pour revoir ce médium qui a une personnalité très marquée dans la foule des devineresses parisiennes.

Mme Dérégnancourt n'a fait aucune étude, aucune expérience pour développer le don de voyance ; elle l'est devenue presque malgré elle, et à l'heure actuelle, elle discute encore ce don avec une sincérité qui lui fait le plus grand honneur.

Mme Derégnancourt n'est pas spirite ; et ne fréquente pas les milieux spirites ; pourtant elle peut être classée parmi les médiums écrivains automatiques.

Tantôt recueillie, tantôt causant avec animation de toute autre chose, ses doigts tracent sur ses genoux, sur sa robe, sans papier, ni crayon, une suite de lettres qui forment des mots, des phrases ; et que le médium traduit au fur et à mesure. C' st quelquefois des évènements passés qu'elle rappelle ; d'autres fois un conseil dicté par une mystérieuse intelligence, ou encore un évènement futur qui vous est annoncé.

L'Entité qui guide le plus souvent sa main assure être son mari, mort depuis quelques années. Cependant, Mme Derégnancourt obtenait déjà cette écriture mystérieuse avant le décès de celui-ci, et il lui semble douteux — comme à moi d'ailleurs — que ce mort n'eût pas d'autre mission à remplir que de donner à l'un ou à l'autre des conseils ou des avertissements.

Au sujet des élections, j'ai trouvé intéressant de poser deux questions au mystérieux écrivain ?

— Le 1er mai ?

— Se passera sans troubles graves. Seulement, l'affluence des manifestants, sur certains points, apportera des perturbations dans le service des voitures publiques.

— Les élections seront-elles *pour* ou *contre* le gouvernement ?

— La majorité définitive sera pour le gouvernement, mais il y aura changement prochain de ministère.

Chez Mme de Mozard

C'est à un occultiste distingué et bien connu, M. Phaneg, que je dois d'avoir fait la connaissance de cette devineresse.

C'est un sujet remarquable, m'avait-il dit. Elle est d'une sensibilité extraordinaire et possède à un très haut degré le don d'intuition. Tentez des expériences avec elle, et je suis sûr que bientôt vous pourrez la signaler comme l'un de nos meilleurs médiums.

J'ai suivi les conseils de M. Phaneg, et c'est pourquoi je présente aujourd'hui Mme de Mozard aux lecteurs.

Elle habite 9, rue de Sèvres, à deux pas du Bon Marché. C'est une jeune femme douce, timide, distinguée, à l'aspect un peu étrange, car elle semble être toujours sous l'influence du sommeil magnétique. Elle ressent violemment la sympathie ou l'antipathie, et les sentiments violents, amour ou haine de ceux qui viennent la consulter. Il lui faut alors faire un violent effort pour se ressaisir, dominer ces fluides étrangers, reprendre sa personnalité... le médium est sujet aux visions. Celles-ci s'offrent à elle spontanément, sous la forme d'images symboliques, en général. Mme de Mozard assure avoir aussi, fréquemment, la vision de fantômes : doubles des vivants ou esprits des morts.

Pour assujettir sa voyance à sa volonté, elle se sert de cartes, et c'est par ce moyen qu'elle a bien voulu me donner son avis sur la politique actuelle :

« Le 1er mai, m'a-t-elle dit, sera un peu plus agité que l'année dernière ; mais il n'offrira aucune agitation grave.

« Les élections augmenteront le triomphe du bloc. La nouvelle Chambre continuera la politique de l'ancienne...

« Je ne vois pas qu'un changement de ministère soit prochain, mais il y aura à la Chambre de très grandes luttes, car la minorité défendra vaillamment ses idées.

« Quant à l'impôt sur le revenu, il ne pourra passer tel qu'il est présenté actuellement. Il ferait trop de mécontents. »

***

Ces interviews ont été terminées le 23 avril, la veille des élections.

Comme les lecteurs peuvent le constater, les quatre voyantes sont plutôt pessimistes ; elles ne nous promettent pas de changement favorable dans la politique, et malheusement, jusqu'ici, les résultats connus semblent devoir leur donner raison. Le peuple continue d'accorder sa confiance à ceux qui l'ont trahi. Il en subira, cette fois encore, les tristes conséquences !...

Mme LOUIS MAURECY.

---

(1) Les « *Feuilletons* » de l'ECHO DU MERVEILLEUX

Le Roman de la Résurrection

I

En son laboratoire d'alchimie ésotérique, plaqué d'ébène et revêtu de tentures écarlates, aux premières ombres de la nuit première du siècle nouveau, le célèbre hermétiste Yesod, assis en face de son premier aide Chesed, lui montrait d'un geste grave et résolu, dans un angle de la pièce qu'éclairaient des lampadaires aux flammes vertes, une caisse oblongue recouverte d'un voile noir.

— Chesed, dit-il, il faut chasser de nos âmes tout scrupule et toute crainte, si comme moi tu aimes la gloire, fût-elle formidable, fût-elle empourprée des plus terrifiantes lueurs. Songe un peu que si nous réussissons en cette expérience, le XXe siècle se trouvera, par notre fait, à sa première heure, plus riche de science, plus opulent de force, plus puissant en résultats que la fameuse centurie qui vient de finir et qui, pourtant, fut si admirablement, si merveilleusement remplie de découvertes, à tel point

qu'il ne restait plus à faire qu'une chose, celle que nous allons accomplir.

Par notre volonté et notre intelligence, par l'alliance raisonnée de la physique et de l'hyperphysique, nous allons envahir le domaine sacré des thaumaturges, engager un duel à l'épée flamboyante avec le vieil ange qui garde la porte de l'Eden, et mettre la main et le scalpel sur le sceau inviolé des grands secrets.

Chesed répondit : Maître, je suis prêt.

— Vois-tu, reprit Yesod, nous avons ensemble remué bien des cornues, allumé bien des athanors, tutoyé bien des fluides, manipulé des panclastites et bousculé des poisons fulgurants capables de coucher dans le sépulcre une foule immense. Nous avons magnétisé et suggestionné de toutes les façons, obtenu de nos sujets les actions les plus stupéfiantes, enfanté de véritables miracles comme télépathie, comme pressentiments, même comme prévisions de l'avenir. Tout cela est misérable et nul, tout cela est pauvre et sans importance, et, certes, tu en conviendras, à l'instant où je t'annonce que nous allons ressusciter une morte.

Chesed tressaillit.

— Tu recules, demanda Yesod.

— Non, maître, répliqua Chesed je suis à vos ordres. Un frisson est indépendant de la volonté et de l'énergie. Je demande seulement quelques explications, quelques notions; vous me surprenez par votre parole imprévue. Pour marcher à pas sûrs, ou à peu près sûrs, en de telles ténèbres, et les flammes vertes des lampadaires seraient peut-être insuffisantes.

Yesod sourit d'une crispation de lèvres :

— Cela est de la fantasmagorie, dit-il; je ne veux point en imposer à un gaillard de ta valeur. Néanmoins, en mon opinion, ces extériorités sont nécessaires ou du moins très utiles. Elles servent à l'entraînement du vouloir et du courage par l'entraînement même des sens. Pour présider à des tâches funèbres, il faut des ambiances funèbres. Tout à l'heure un orgue automatique, dissimulé dans un cabinet noir, nous fera vaguement entendre les modulations du *Dies iræ*. Pour avoir toute notre force efficiente, nous devons tendre physiquement et physiologiquement tous nos moyens d'action sur le monde extérieur, notre vue, notre ouïe, notre toucher, notre odorat et même notre goût : un vase à parfums va nous brûler de la myrrhe. Nous allons boire dans des coupes d'argent du vieux vin de *Nuits*.

— Je m'incline, dit Chesed.

Yesod se leva.

Il jeta une poignée de myrrhe dans une cassolette où des charbons achevaient de se consumer. Puis il disparut derrière une tenture et les modulations de l'hymne mortuaire commencèrent à se faire entendre comme une mélopée dans un vague lointain. Il se remontra, apportant sur un large plateau de laque noire une grande amphore en cristal et trois coupes d'argent.

— Trois coupes, interrogea Chesed?

— Oui, trois coupes, répondit froidement Yesod.

— Combien sommes-nous? demanda le disciple.

— Deux vivants, fit le maître, auxquels il faut ajouter une morte, qui, s'il plaît à Dieu, redeviendra bientôt vivante.

— Mais c'est un souper aux enfers?

— Sans doute, dit Yesod impassible. Voici : tu connais Netzah, la belle hystérique, Netzah, le meilleur sujet hypnotique de ces Messieurs de la Salpêtrière, et que j'ai maintes fois endormie moi-même, qui a donné, tant à moi qu'aux autres savants ayant expérimenté ses facultés médianimiques, les phénomènes les plus complexes, les plus inattendus? Netzah, tombée malade, il y a trois ou quatre jours, recueillie à l'hospice de la Pitié, dont j'ai fait surveiller par un affidé, l'affection grave et l'agonie, Netzah est morte, ce matin même, vers neuf heures... tu m'entends bien? Mon dessein était formé depuis quelques jours en prévision de l'événement qui a retranché Netzah du monde des vivants... J'ai payé la complaisance du directeur de la Pitié, la bonne volonté d'un sous-agent de funérailles, et la tolérance du conservateur de la Nécropole du sud. La mise en bière a été rapidement effectuée et le corps m'a été livré. Il gît présentement en notre puissance, à quelques pas de nous, sous cette draperie funèbre, à la discrétion de notre volonté et de notre audace.

Chesed considérait Yesod avec effarement.

— La forme astrale, après son dégagement lent et insensible de l'enveloppe terrestre, séjourne plus ou moins longtemps dans l'atmosphère seconde avant d'aborder le plan des larves ou le monde angélique, les limbes du monde divin. Tu vois tout de suite, je te le fais remarquer avant d'aller plus loin, comment la gnose vient aider et appuyer cette pauvre infirme qui est la science officielle, qui ne marche que *pedetentim* à la conquête de la vérité. Actuellement, l'astralité de Netzah n'est certainement point dégagée de son écorce cadavérique. Les organes, dans leur ensemble, sont à peine altérés. Il s'agit, après avoir prédisposé convenablement le corps, de rappeler dans ce corps, par une action magnétique intense, l'âme qui n'en est point complètement détachée. Tu comprends pourquoi j'ai apporté trois coupes. Si nous réussissons, notre ressuscitée, le fantôme en chair et en os, choquera sa coupe contre la nôtre, et nous boirons avec une joie orgueilleuse à la santé du spectre arraché de la tombe. Nous aurons scientifiquement ressuscité. Combien durera cette existence nouvelle; quelles seront ses conditions et ses circonstances concomitantes, nous ne savons pas d'avance, nous verrons. Mais ce qui est indubitable, c'est que dans une dépouille humaine

Où l'embryon du ver s'apprête à la curée...

nous aurons réintégré le souffle, nous aurons rappelé la Vie.

II

Le grand prestidigitateur et magicien, Edgar Poe, en ses poèmes divinatoires, ivre de fantaisie macabre et de caprice funèbre, Edgar Poe, le mathématicien de l'Idéal, le géomètre de l'abîme, a préludé à l'œuvre que nous allons entreprendre, au moins imaginativement. Mais chez ce visionnaire de génie, toute ima-

nation était une annonciation, *Ligeia et Morella, L'Ombre, le Portrait ovale, le Cas de M. Valdemar,* surtout, cet effrayant fait divers que l'on examinera dans les cliniques de l'avenir, démontrent qu'il n'y a rien de chimérique à tenter une résurrection, si le mot chimérique est pris dans son acception commune et signifie irréalisable. Ecoute-moi bien, Chesed : physiquement, chimiquement, au double point de vue physiologique et psychologique, notre tentative est raisonnable : je le répète, j'insiste : nul fossé absolu ne sépare la mort de la vie, ces deux plans divers de l'existence intégrale; ces deux modalités de l'être confinent l'une à l'autre; il n'y a là pour s'exprimer algébriquement, que des questions de limites, de dérivées, de calculs différentiels. Nous avons à traiter une équation biologique. Aie pleine confiance, l'inconnue sera dégagée, la fonction implicite résolue. Nous mettrons à contribution toutes les connaissances qu'il a plu au Très-Haut de nous impartir, toutes les traditions gnostiques parmi nous reçues comme autant de trésors. Tout est prêt : je n'ai pas voulu en une matière où je conçois ton émotion, te donner l'angoisse et l'inquiétude des préparations nombreuses et délicates. Derrière ce rideau rouge dont le bas affleure la tenture noire qui recouvre le cercueil, plusieurs appareils prédisposés attendent l'usage que nous allons en faire. Tu vas trouver à manipuler :

Une grande cuve d'eau pure chauffée à 36°;

Une table spéciale adaptée à un système complet de générateurs électriques;

Quelques révulsifs puissants, capables d'irriter la chair et d'exciter violemment les nerfs olfactifs;

Tout un jeu de tubes destinés à inonder le patient d'un véritable flot de rayons cathodiques; un appareil microscopique d'un extrême grossissement qui nous permettra de suivre le progrès de nos efforts;

Un système de poulies pour suspendre le corps;

Enfin un lit de repos propice à l'exécution des passes magnétiques qui doivent compléter notre action purement naturelle par l'appel auxiliateur des forces astrales.

Et maintenant, absorbons quelques lampées de ce nectar, pour nous donner enthousiasme et force.

En prononçant ces paroles, l'alchimiste saisit l'amphore en cristal et versa dans les coupes le vin parfumé qu'il avait extrait des profondeurs de son cellier magique. Le Maître et le disciple burent, lentement, gravement. L'émotion de Chesed était extrême; Yesod froidement résolu, reprit la parole au bout de quelques instants :

Nous allons donc malaxer le corps à l'eau tiède jusqu'à diminuer autant que nous le pourrons, la rigidité cadavérique. Ce préambule est indispensable. Nous ne constaterons pas, en cette première épreuve, de bien merveilleux résultats. A la suite, nous électriserons fortement. Nos emploierons en guise de sinapismes trois ou quatre gouttes d'acide sulfurique concentré. Le retour à la vie vaut bien quelques brûlures. Nous approcherons des narines un flacon de brome. Tu vois d'ici l'effet, si tu as subodoré par aventure cet effroyable cousin du chlore et de l'iode. Nous recourrons ensuite aux rayons de Rœntgen. Nous mettrons en fonction le microscope électro-solaire et je magnétiserai, et tu observeras, et nous verrons peu à peu, insensiblement, la vie à peine éloignée, revenir dans ses organes.

Ouvrons la bière. Ote ce couvercle!

Chesed fit un violent effort. Il arracha l'obstacle. La morte apparut.

Bien morte, bien pâle, bien exsangue, tragiquement belle dans son immobilité rigide, dans sa froide lividité.

Chesed l'aperçut et laissa échapper son fardeau qui s'abattit sur le sol avec un fracas sinistre.

— Ah! fit l'acolyte.

— Maladroit! reprit Yesod. Est-il possible! Hein! la jolie femme, la créature splendide! Maintenant, il faut la dépouiller de tous ses voiles pour la transporter au bain préalable.

Chesed considérait le corps de Netzah comme il eût regardé un grand arbre renversé que son maître lui eût ordonné de redresser. Yesod s'inclina, saisit le cadavre à mi-corps, l'érigea sur ses pieds raides et le maintint en cette position non sans une forte contraction de tous ses muscles.

Netzah fut plongée dans la cuve d'eau tiède.

— Prends garde, fit Yesod, appuie la tête au bord. Il serait tout à fait déplaisant de commencer par la noyer.

Chesed obéit.

—Maintenant, continua l'ésotéricien, ces cheveux vont être pour nous une gêne considérable, il faut couper cette magnifique crinière.

Je le vois, tu cries encore à la profanation. Cependant, tu m'avoueras bien que si goujat vivant vaut mieux qu'Empereur enterré, une tondue parlante et marchante sera supérieure à la propriétaire ensevelie d'une chevelure divine.

...Quelques instants plus tard, sous les ciseaux lents et inhabiles de Chesed, les cheveux de la morte s'abattirent.

L'assesseur recueillit pieusement ces restes et les insinua dans une grande enveloppe jusqu'à la dernière des bribes.

III

Une demi-heure s'écoula.

Un silence terrible régnait au laboratoire hermétique.

Soudain, Yesod s'écria :

— Les chairs malaxées par l'eau tiède ont un ramollissement sensible; tout va bien. Il faut maintenant essuyer le corps, le revêtir pour la décence, puis nous procéderons à l'emploi de l'électricité.

Quelques minutes plus tard le corps de Netzah était couché sur la table galvanique. Chesed tremblait, comme s'il eut été cinglé par une bise glacée et avec cela de grosses gouttes de sueur, froides il est vrai, suintaient aux lignes frissonnantes de son visage.

Yesod demeurait impassible.

Son impavidité n'était traversée que par quelques sourires dont le disciple affolé, malgré tout son raidissement pour garder une tenue convenable, s'épouvantait.

— Les électrodes sont en place, observa-t-il à voix haute.

— En avant le courant!

Chesed exécuta l'ordre et de légères contractions agitèrent le cadavre, les lèvres, les narines, les paupières subirent des plissements, les muscles zygomatiques entrèrent en mobilité.

— C'est terrible, soupira l'assesseur.

— Mais pas du tout, répartit Yesod. Mme Netzah nous montre avec coquetterie qu'elle a des dents superbes; regarde la blancheur de ces touches d'ivoire, leur rangement impeccable, leur splendide régularité. Vois-tu, jeune homme, l'ensemble est très peu détérioré. Une âme peut encore revenir afin d'user de cet habitacle; — les murs ne sont pas trop salpêtrés, les tentures trop effiloquées. Assez pour cette phase. Remisons l'électricité.

Chesed interrompit le courant.

— Nous allons maintenant, continua Yesod, commencer les passes magnétiques. Tu as fait ton travail dans la physique. Je vais aborder le mien dans l'hyperphysique : apportons la belle Netzah sur le lit de repos que j'ai préparé si galamment à son intention.

Et Yesod d'un mouvement rapide saisit le cadavre à deux mains et l'éleva à la hauteur de son front.

Puis il le déposa sur la couchette.

Et penché, il opéra silencieusement avec des gestes lents et rituels les projections de son fluide. Au bout de cinq minutes il suait à grosses gouttes.

— Evidemment, c'est pénible, dit-il; le succès n'en sera que plus méritoire. L'âme presque détachée est une aiguille d'acier qui, lentement, s'éloigne sur la pente légère d'un plan incliné. Mes deux mains sont une paire d'aimants qui cherchent à la ramener à l'origine et qui, insensiblement, mais réellement, la ramènent.

Tu vas voir, en hors d'œuvre, un petit spectacle inédit que tu pourras recommander aux amateurs de cauchemars. Allons, fais-moi descendre ces anneaux et ces poulies emmagasinés là-haut dans ce ciel de lit. Tu n'as qu'à toucher le petit déclic d'acier.

Chesed obéit.

— Bon. Maintenant passe les anneaux dans les bras de Netzah, saisis le manche du treuil qui apparaît en arrière des rideaux... donne cinq ou six tours et surtout n'aie pas peur.

L'acolyte, s'étant conformé à ces instructions, le cadavre se trouva suspendu par les aisselles, ses pieds effleurant la couverture du lit de repos.

La tête rasée pendait, lamentablement.

— Très bien, murmura Yesod. Veuille mettre en action immédiate le système des rayons Rœntgen. Place l'écran; dispose l'appareil microscopique, et prépare-toi à regarder.

Chesed exécuta ces multiples apprêts.

— Maintenant, approche ton œil de l'oculaire, dit Yesod, et tâche de me décrire exactement, avec autant de calme que tu le pourras, le panorama singulier dont je t'octroie la gracieuse contemplation.

Chesed obtempéra à l'invitation de son maître et tout à coup laissa échapper un cri d'horreur.

(*A suivre.*) COMTE LÉONCE DE LARMANDIE

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.

LES LIVRES

LE POSITIVISME CHRÉTIEN, par André GODARD. Edition augmentée et entièrement revue. Prix : 3 fr. 50. En vente à la librairie de l'*Echo du Merveilleux*, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe).

Les livres de M. André Godard occupent désormais une place primordiale dans l'Apologétique actuelle ; l'auteur a su éviter le double écueil du modernisme et de la routine. Sa brochure sur les *Progrès actuels de l'Eglise*, résumé de ses idées en philosophie religieuse, a paru dans la traduction italienne, revêtue de l'approbation de deux consulteurs de l'Index. D'autre part, il a ouvert des aperçus nouveaux sur les problèmes qui arrêtent encore le plus d'incroyants, ou déconcertent certains catholiques, par exemple la destinée spirituelle des non-chrétiens, l'accord du libre arbitre avec la prescience divine, et l'accord du dogme de l'Incarnation avec la pluralité des astres habités. Sur le terrain exégétique, l'auteur du *Positivisme chrétien* démontre l'exact parallélisme des découvertes archéologiques et philologiques avec l'authenticité des livres saints. Ailleurs il réfute au nom de la biologie l'hypothèse transformiste. Quand parut le *Positivisme chrétien*, M. Charles Vincent signala ce livre comme marquant le plus grand progrès apologétique depuis cinquante ans. M. Brunetière le mentionna dans un discours, et François Coppée lui consacra un long article qui se terminait ainsi : « Tout lecteur avide de vérité se sentira entraîné par la conviction en tournant ces pages lumineuses dans lesquelles l'auteur, sans abandonner jamais un raisonnement d'une inflexible rigueur, emprunte çà et là à ses adversaires leur arme préférée, l'étincelante et froide ironie qu'il manie avec une incomparable maîtrise ». La nouvelle édition, augmentée de saisissantes études sur le surnaturel récent, intéressera, non seulement le clergé, mais tous les laïcs soucieux de la défense des vérités religieuses.

Romans d'actualité de RENÉ D'ANJOU (Coll. à 0 fr 95)

L'ALCHIMISTE FEDOR

Grand roman d'aventures où passe la révélation des secrets de la science de demain, où le cas étrange et mystérieux d'une double personnalité met en présence les deux « moi » que nous possédons tous et qui représentent la lutte perpétuelle dont notre âme est le théâtre. C'est aussi l'action puissante des Sociétés secrètes qui bouleversent le monde à travers un drame passionnant d'amour.

LE PARDON D'OUTRE-TOMBE

Ce livre montre l'inanité de la vengeance humaine, le triomphe de l'amour et sa force à travers tous les obstacles et le moyen de sortir de la plus inextricable des situations par le vouloir et la foi.

VEGA LA MAGICIENNE

Ce livre explique et met en action : l'*Oiselle*, la femme qui a trouvé le secret de l'aviation et l'exerce. A travers mille aventures gaies et sentimentales, elle accomplit de vertigineuses prouesses. A ceci se mêle une révélation étrange où l'histoire se mêle à la fiction, où un *secret terrible* peut transformer l'organisation actuelle, 3 fr.

PIERRERIT OU LE DRAME DU MOULIN D'YVRAY

Roman qui à travers le drame tangible montre un véritable drame d'âme et un cas de conscience bien troublant, 3 francs.